Puis viennent l'acide arsénieux que Boudin utilisait dans le paludisme aigu aussi bien que dans le chronique, le bleu de méthylène, l'antipyrine que, par « amour-propre d'auteur », les Allemands emploient exclusivement à Zanzibar.

Citons encore l'arnica, le houx, l'écorce de saule et la salicine, le marron d'Inde et l'esculine, la phloridzine, la fraxinine, le chardon bénit, l'olivier, le lilas, la centaurée, la gentiane, le café, l'angusture vraie, le bebeeru et la bebéérine, le caïlcedra, le camphre, l'apiol, l'acide phénique (Déclat, Dieulafoy), la strychnine, le chlorhydrate de phénocolle, la créosote.

Un grand nombre d'écorces d'arbres exotiques ont été aussi préconisées : pinckneya pubens, magnolia, linodendron, asclepis syriaca, le pao-paraludo, etc.

L'eucalyptus et l'eucalyptol ont une certaine valeur, et il semble que le pambatano (Mexique, Cochinchine) et le niaouli (Nouvelle-Calédonie) ont eu quelques succès à leur actif.

Feuchlwinger, en Palestine, a essayé un grand nombre de ces substances et en arrive à cette conclusion : le meilleur moyen reste toujours la quinine. Dutrouleau avait dit antérieurement qu'aucun médecin n'oserait remplacer la quinine par un de ses succédanés lorsqu'il aurait à traiter un accès pernicieux.

La sérothérapie pratiquée par Gros avec du sérum d'animaux réfractaires au paludisme (?), l'emploi de la moelle osseuse ou de la pulpe de rate hachée (Burot, Legrand, Danilewski) n'ont pas donné de résultats probants.

L. Catrin.

FIÈVRE JAUNE

On comprend facilement combien il est difficile de traiter une affection dans laquelle, d'une part, l'anurie et l'absence de transpiration empêchent l'élimination des toxines, des matières nuisibles et où, d'autre part, les vomissements incessants nous privent presque complètement du secours de l'ingestion des médicaments.

Aussi, sans rappeler l'opinion des médecins de toutes nations qui ont traité la fièvre jaune, dirons-nous que l'impression générale qu'on retire de l'observation, aussi bien que de la lecture des travaux sur la thérapeutique de la fièvre jaune, est celle d'un profond découragement.

Dans certaines maladies, l'efficacité de la thérapeutique est évidente, dans d'autres on peut discuter son utilité; dans la fièvre jaune, on ne peut douter de son inutilité absolue (Roux). Cependant, nous n'irons pas aussi loin que certains médecins, qui considèrent que la plupart des médicaments sont nuisibles, et nous pensons que dans cette pyrexie, comme dans beaucoup d'autres d'ailleurs, on pourra rendre des services en traitant les symptômes.

D'autre part, nous verrons que la sérothérapie, bien que n'ayant pas encore donné de brillants résultats, permet néanmoins d'espérer qu'un jour viendra où l'on pourra compter sur elle pour juguler ce fléau de certaines contrées, qui, ne l'oublions pas, a fait à diverses reprises des apparitions funestes en Europe et en particulier en Espagne.

Traitement symptomatique. — Comme traitement général, on a préconisé autrefois la *saignée générale;* nous n'insisterons pas sur cette thérapeutique universellement abandonnée aujourd'hui.

Successivement, on a vu les purgatifs, les vomitifs, les diurétiques, les diaphorétiques se disputer la spécificité du traitement de la fièvre jaune; ces médications ont parfois leurs indications, mais aucune ne saurait à elle seule prétendre guérir la fièvre jaune; utiles en certains cas, les vomitifs, comme les purgatifs, peuvent dans d'autres cas être pernicieux.

La *quinine* a, encore à l'heure actuelle, des partisans au Brésil; mais l'expérience de nos médecins de marine, au Soudan, dans de récentes expéditions, sont peu favorables à ce médicament, et la plupart de nos confrères des colonies avouent la faillite de cet agent, si précieux en d'autres circonstances, et qui conserve son utilité, si le patient atteint de vomito est en même temps un paludéen, comme cela n'arrive que trop fréquemment dans les régions où sévit la fièvre jaune.

On a même prétendu que la quinine jouissait de propriétés prophylactiques (Martineau, Marin, Coste), qui ont été également attribuées au salicylate de soude.

La térébenthine, l'arsenic, l'aconit, l'acide phénique, le permanganate de potasse, le citron, l'huile d'olive, la teinture d'iode ont eu leurs heures de succès.

Selon Gibier, les acides, même faibles, tueraient le bacille de la fièvre jaune, et c'est sur cette vulnérabilité de l'agent pathogène qu'il fonde son traitement par les acides, surtout par l'acide chlorhydrique; mais on a objecté que les vomissements étaient acides.

Le *froid,* surtout sous forme de *bains*, a rallié beaucoup de partisans et déjà, au dix-huitième siècle, en Amérique, on utilisait les

bains froids. Des médecins ont été jusqu'à proposer pour tout traitement de placer le malade dans un hamac et de l'inonder constamment d'eau glacée.

Al. Garcia (de Santiago), en 1891, a même érigé le froid comme méthode exclusive de traitement, mais sa *chambre polaire* n'a eu qu'une durée courte; chaque chambre coûtait 1225 francs et ne pouvait abriter qu'un malade.

Dans une maladie aussi débilitante que la fièvre jaune, on devra s'efforcer de soutenir le malade, aussi voit-on partout préconiser le lait additionné d'eau de Vichy; mais encore cette ressource est-elle précaire, vu les vomissements incessants qui sont un des symptômes cardinaux du typhus amaril, et contre lesquels on essayera tout l'arsenal de la *thérapeutique antivomitive :* boissons glacées, fragments de glace, potion de Rivière, boissons acidulées (citron, limonade chlorhydrique), champagne, térébenthine, éther, chloroforme, opium, chlorhydrate de cocaïne. Comme topiques sur la région épigastrique, on utilisera les compresses froides ou glacées, les pulvérisations d'éther, les révulsifs divers, sauf les vésicatoires, pernicieux dans une affection où le rein est toujours atteint et où l'albumine se manifeste dans tous les cas, même au début; enfin, les applications de chlorure de méthyle, le collodion simple ou riciné, ou médicamenteux (iode, gaïacol, ichtyol).

Comme il arrive que fréquemment ces vomissements sont mêlés de sang, l'ergot, l'ergotine ou l'ergotinine, surtout en injections sous-cutanées, semblent particulièrement indiqués.

Contre l'*anurie*, on pourra choisir parmi tous les diurétiques; on aura même la ressource d'en pouvoir incorporer quelques-uns au lait : nitre, salicylate de soude; mais on est en droit de s'étonner en constatant que, jusqu'à présent du moins, on ne semble pas avoir tenté les injections de sérum artificiel, qui ont ici de multiples indications : diurèse insuffisante, hémorragies multiples.

D'ailleurs, la méthode hypodermique nous paraît ici devoir tenir le premier rang, vu l'intolérance de l'estomac pour les boissons comme pour les médicaments.

La fièvre, toujours vive dans cette maladie, sera combattue par la digitale, dont on a donné jusqu'à 5 grammes de teinture, le salicylate de soude, la quinine, dont nous avons dit l'incapacité comme spécifique.

Contre les congestions locales, les ventouses sèches ou scarifiées, les sinapismes ont un rôle salutaire qui a été souvent utilisé.

Traitement spécifique. — Mais les idées bactériologiques devaient introduire des médications nouvelles dans la thérapeutique d'une maladie éminemment infectieuse, comme le vomito; aussi,

espérant tuer le bacille, encore introuvé du reste, a-t-on donné *larga manu* tous les antiseptiques, depuis l'inoffensif acide borique jusqu'au sublimé, sans parler de l'iodoforme, de l'acide phénique (par les voies stomacale et rectale), du bisulfite de soude, du permanganate de potasse, etc.

Après les antiseptiques vinrent les vaccinations, et un moment, après les communications de Freire, Gibier et Rebourgeois, on put croire que, dans un avenir prochain, la fièvre jaune disparaîtrait complètement : six mille cinq cent vingt-quatre vaccinations avaient été pratiquées, et, tandis que sur les non-vaccinés la mortalité était de 1 pour 100, elle descendait à 1 pour 1000 chez les vaccinés.

Mais, dans la même année 1897, Gibier revenait sur ses déclarations premières, ne retrouvait plus le bacille de Freire, et par suite abandonnait le traitement de ce médecin, qui, néanmoins, continuait ses vaccinations; celles-ci ont été mal jugées par Sternberg, Roux, Le Dantec, et Roux, à Jurujuba, trouva que la mortalité des vaccinés était double de celle des non-vaccinés.

Plus récemment, Sanarelli, le distingué directeur du laboratoire d'hygiène expérimentale de Montevideo, dit avoir trouvé le bacille ictéroïde dans le sang et les tissus des malades atteints de fièvre jaune; par contre, il ne l'a jamais rencontré dans le tube digestif. Nous ne décrivons pas ce bacille et n'en parlons que parce que Sanarelli préconise l'emploi d'un sérum obtenu du sang des animaux vaccinés contre le bacille ictéroïde.

Il faut six à huit mois pour vacciner un chien et douze à quatorze mois pour un cheval.

Comme tous les autres sérums, celui de Sanarelli n'agit que contre les microbes, mais ne peut détruire les toxines quand elles sont formées; il ne donnera donc de résultats que dans les cas à traitement précoce.

Traitement prophylactique. — Bien que des médecins distingués aient nié la contagion de la fièvre jaune (Chervin) et par suite aient combattu l'utilité, pourtant incontestable, des mesures sanitaires prophylactiques, il n'en reste pas moins acquis pour l'immense majorité des médecins que la fièvre jaune est éminemment contagieuse; quand elle éclate dans un pays où elle n'existait pas auparavant, c'est toujours après l'arrivée d'un navire venant d'un port contaminé, qu'il ait ou non des malades à bord : l'*Aigle*, le *Jupiter*, le *Grand-Turc*, etc., tous venant de La Havane ou de La Vera-Cruz, restent célèbres dans les annales de l'épidémiologie.

Aussi, les mesures quarantenaires ont-elles contre cette maladie une efficacité incontestable. C'est ainsi que la Nouvelle-Orléans, qui passait pour un foyer de fièvre jaune, a pu se préserver de ce fléau

pendant quatorze ans (1879 à 1894) par l'application rigoureuse de ces mesures.

M. A. Proust a donné une instruction précise et claire sur ce sujet, nous y renvoyons nos lecteurs. La quarantaine est, pour les personnes, de trois à cinq ou sept jours. En outre, il faut désinfecter le navire et ses marchandises, quand les mesures économiques empêchent une opération plus radicale : l'incinération.

C'est la désinfection par la vapeur qui tient, à l'heure actuelle, le record ; peut-être le formol sera-t-il préféré demain.

Les vêtements sont également une cause active de contagion (épidémie de Madrid); on les brûlera ou on les passera à l'étuve.

Sanarelli affirme que les moisissures protègent le développement du bacille ictéroïde, c'est-à-dire que chaleur, humidité, obscurité, manque d'air, étant les conditions les plus favorables au développement de ces moisissures, seront aussi celles qui favorisent la culture du germe pathogène de la fièvre jaune, d'où cette conclusion qu'améliorer l'hygiène générale des navires, des habitations, c'est faire la meilleure prophylaxie de la fièvre jaune.

L. Catrin.

PESTE

Traitement symptomatique. — Il semblerait qu'après la mémorable découverte du sérum antipesteux, on doive faire table rase de tous les médicaments proposés contre la peste ; toutefois il nous a paru utile de rappeler certains de ces médicaments, certaines de ces médications, parce qu'en premier lieu, les plus fervents adeptes des sérums vaccinaux, les plus autorisés ne négligent pourtant pas d'employer quelques remèdes considérés tout au moins comme des auxiliaires précieux; en outre, dans les pays où sévit fréquemment la peste, on n'a pas toujours à sa disposition des sérums pesteux difficiles à préparer, longs à obtenir et il faut dans ce cas faire appel à une médecine plus terre à terre; enfin les régions où la peste est endémique sont habitées par des peuples peu civilisés ou très fanatisés, qui souvent refuseront les bienfaits de la sérumthérapie. C'est ainsi que récemment à Djeddah l'hostilité musulmane a empêché la sérumthérapie et qu'aux Indes, les Anglais ont dû,

devant les émeutes, abandonner la rigueur de la prophylaxie, et laisser aux indigènes le soin de déclarer eux-mêmes leurs décès, de décider les transports à l'hôpital, etc.

Néanmoins, nous ne voulons pas réveiller les anciens et rappeler la thérapeutique de cette maladie, contre laquelle, selon beaucoup de praticiens, « tous les remèdes étaient inutiles ». On pourrait du reste énumérer tous les médicaments de la pharmacopée, ils ont tous été employés, vantés par les uns, dénigrés par les autres : saignée, purgatifs, vomitifs, diaphorétiques, etc. On en était réduit souvent aux élixirs plus ou moins secrets; celui de Tycho-Brahé resta longtemps célèbre, celui de Schomberg renfermait de la gentiane, de l'essence de camphre, de la teinture de bézoard et dans une épidémie célèbre il avait guéri trois cents pesteux. C'est pendant la peste de 1720, qui, en Provence, enleva quatre-vingt-sept mille six cent soixante-six personnes en seize mois, que le vinaigre, dit des quatre voleurs, acquit une grande vogue.

L'opium donna aussi des succès et Valhi, ce dilettante des maladies contagieuses, qui s'était inoculé la peste, se guérit par l'emploi de ce médicament en 1784.

Dans les temps modernes, les médecins privés de sérum ont employé, contre la peste, des agents que nous signalerons rapidement.

Tous les praticiens sont d'accord pour vanter l'utilité des stimulants généraux et cardiaques; déjà Schomberg faisait absorber de l'esprit-de-vin camphré et l'on donne aujourd'hui l'alcool à haute dose, l'ammoniaque, la strychnine, la caféine, le strophantus. On conseille en général d'éviter l'analgésine et tous les antipyrétiques ayant une action affaiblissante sur le cœur.

On a aussi tenté l'emploi des antiseptiques ; on a donné l'acide phénique en potion, à la dose de quatre à cinq gouttes toutes les deux ou trois heures, s'arrêtant dès l'apparition d'urines noires. Lorans a même signalé la tolérance spéciale des pesteux pour le sublimé, dont ils peuvent ingérer 10 centigrammes en vingt-quatre heures, sans salivation, et assez souvent la guérison suit l'absorption de ces doses massives, ajoute cet auteur, qui a vu disparaître les nausées et la céphalée du début sous l'influence de 60 centigrammes de calomel.

Enfin pour les bubons, tous les médecins ont conseillé soit de les inciser, soit de les cautériser; cette dernière pratique est même employée par les médecins indigènes avec de bons résultats.

Toutefois la découverte du bacille pesteux a permis de donner pour l'incision de ces bubons des règles plus précises ; on sait, en effet, que ces bubons sont le lieu d'élection des bacilles de Yersin ;

BIBLIOTHEQUE